

Québec français



Libérer la culture québécoise

André Gaulin

Number 31, October 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaulin, A. (1978). Libérer la culture québécoise. *Québec français*, (31), 14–14.

Libérer la culture québécoise

Radio-Canada. Un soir de téléjournal. Entre une nouvelle sur l'Amérique du Sud et une autre sur l'Orient, le lecteur dit: « Revenons maintenant au pays. On nous signale un autre accident où se trouve impliqué un autobus scolaire... » Vous êtes attentif jusqu'à ce que le lecteur vous dise qu'il s'agit d'un accident en British Columbia: depuis quand Radio-Canada couvre-t-il, au Québec, un incident du genre? Vient ensuite la météo « du pays»: un exercice farfelu qui vous dit le temps à Winnipeg, à Toronto, puis bien sûr dans les régions du Québec. Vous pensez alors: depuis quand Radio-Canada prend-il le chemin des écoliers pour en arriver à dire la température sur le territoire que couvre sa télédiffusion? C'est encore Charlebois que l'on présentera comme un chansonnier *canadien*; le glissement du mot *québécois* se fait doucement. On va même jusqu'à faire des émissions au niveau de la francophonie où nos amis suisses, français ou wallons nous traitent de *Canadiens*. Le recul historique que nous sert ainsi la télévision ou la radio d'État (fédéral) est alors moins accusé. Le Québec lui-même devient de plus en plus une province: ainsi on ne parlera pas de l'éducation québécoise mais provinciale. On joue sur le territoire des mots, sur leur substrat politique. Depuis quand?

Sans doute, Radio-Canada a-t-il beaucoup fait pour la culture québécoise: langue, littérature, chanson, théâtre, etc. Des Québécois à Radio-Canada. Radio-Canada n'en reste pas moins un moyen de diffusion en français contrôlé par un pouvoir Canadien. Radio-Canada illustre parfaitement la culture québécoise, d'expression française, contrôlée majoritairement et politiquement par un peuple *autre* et de culture étrangère. Ce qui nous permet d'affirmer que Radio-Canada a beaucoup changé ses émissions, son vocabulaire d'usage depuis le 15 novembre 1976. Cela fait partie de l'enveloppement culturel. L'air de rien, une radio, une télévision vous dilue, vous écartèle, vous altère, vous assimile, vous neutralise, vous dépossède, vous déporte. Ce qui est plus subtil que la déportation de Grandpré, bien entendu.

Les professeurs qui voudraient approfondir cette illustration ponctuelle à l'échelle de tout notre donné culturel auront intérêt à lire les cinq cents pages du livre blanc du ministre Laurin qui parle de la *Politique québécoise du développement culturel*. Ils feront plus particulièrement leur profit de l'excellent chapitre premier du volume un qui constitue une réflexion sur la situation culturelle du Québec. Bien sûr, la culture québécoise est là, française et américaine, américaine. Seulement a-t-elle droit de cité? Si oui, d'où viennent ses pouvoirs politiques: de Bytown ou de Québec? Québec n'a-t-il qu'un pouvoir de procuration? Contrôle-t-il tous ses subsides culturels?

Le livre blanc du docteur Laurin, à partir d'un éclairage historique et politique, illustre magnifiquement d'une part comment l'État fédéral a pris une bonne longueur d'avance dans l'organisation du développement culturel (près de trois décades), et comment, d'autre part, la culture québécoise, une culture de langue française, a été occultée à l'intérieur du développement d'une culture canadienne, d'expression unilingue anglaise dans neuf provinces sur dix. Comment vivre au monde sous un soleil artificiel, dans l'eau figée de la stagnation historique, sur une terre-territoire constamment niée et que veulent aussi constamment acheter les spéculateurs fédéraux en rançonnant fort la trahison (entendez la mauvaise traduction) d'une culture qui ne se fait pas dans leur langue, selon leur histoire, suivant leur tradition culturelle?

Limpidement, à même une analyse rationnelle, le livre blanc sur la culture québécoise nous amène à constater la simple découverte d'un pays dit Canada qui cause l'altérité d'un pays-lieu-nommé Québec. C'est tout le long discours littéraire, culturel et politique québécois qui est repris ici, sans cette fatigue culturelle dont parlaient Hubert Aquin (*La fatigue culturelle du Canada français, Liberté*, mai 1962), ou le Gaston Miron des *Notes sur le non-poème et le poème*. « Longtemps, dit Miron, je n'ai su mon nom, et qui j'étais, que de l'extérieur ». Et

l'auteur essaie tout au long de l'un des plus percutants textes d'essai québécois de montrer notre altération, de dénoncer les coupables précis qui polluent la culture, la déréalisent et la nient fondamentalement en la dualisant, écrivant lui aussi, toutes « ces choses avec fatigue ».

Mais, ici, l'analyse atteint la sérénité créée par la certitude trouvée au bout de ce cheminement collectif. L'ambiguïté a été levée comme une perdrix, la langue a déjà été dénouée, la volonté d'action est proclamée: se sont tués les nombreuses voix suicidaires, se sont dissipés les songes anciens du pays possible; l'inconscient a enfin fait surface, la longue léthargie entretenue par ceux-là mêmes qui se disaient les médecins a fait place à une volonté de vivre autonome. L'impact d'un échec ancien qui avait enfanté la désespérance a été brisé. Un grand souci, nouveau par le propre respect de soi d'abord, de respecter l'autre en tant qu'autre (Canadien, minoritaire québécois) s'est installé dans une neuve vision du monde.

Bien sûr, ce livre blanc sera dénoncé comme arbitraire, doctrinaire: c'est encore la voix de l'incertitude chez ceux qui n'ont pas compris qu'il n'est de respect des autres que dans le respect premier de soi; que l'homme peut infléchir son destin dans la profonde fidélité à soi, même s'il n'y a que six millions d'hommes américains qui veulent penser l'Amérique en français, des gens qui ont compris qu'il faut cesser d'être pensé par les autres, de l'extérieur. Ce gouvernement-là a besoin d'être soutenu dans son effort de libérer notre culture.

Chaque professeur de français pourrait reprendre ainsi Miron:

« Dans la pratique de ma vie quotidienne
je me fais didactique à tous les coins
[de rue
je me fais politique dans ma revendication
[totalisante]. »

Nous est offerte cette possibilité d'être bientôt des post-coloniaux, souverainement tout à tous.

André GAULIN